

Nocturne cairote

La nuit, elles dansent d'Isabelle Lavigne et Stéphane Thibault,
Québec, 2011, 88 minutes

Robert Daudelin

Numéro 152, juin-juillet 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65044ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

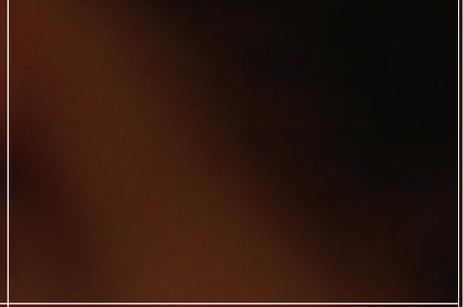
0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Daudelin, R. (2011). Compte rendu de [Nocturne cairote / *La nuit, elles dansent* d'Isabelle Lavigne et Stéphane Thibault, Québec, 2011, 88 minutes]. *24 images*, (152), 54–55.



La nuit, elles dansent | Isabelle Lavigne et Stéphane Thibault p. 55



John Max, a Portrait | Michel Lamothe p. 56

Essential Killing | Jerzy Skolimowski p. 61



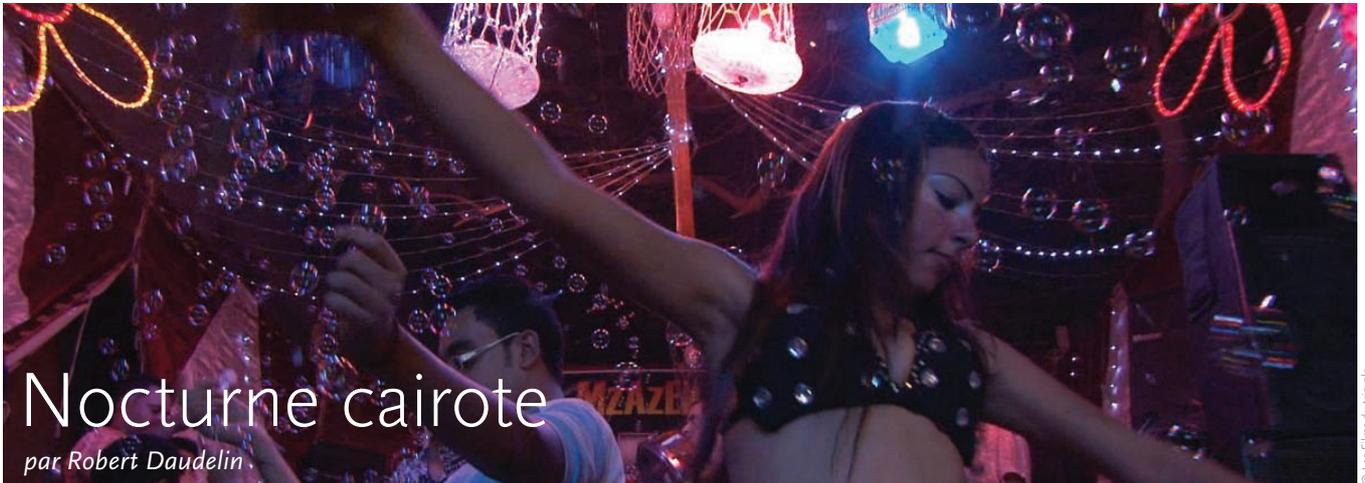
Vénus noire | Abdellatif Kechiche p. 62

La vie privée du cinéma | Denys Desjardins p. 57



Tron: Legacy | Joseph Kosinski p. 58

The Social Network | David Fincher p. 58



Nocturne cairote

par Robert Daudelin

© Les Films du tricycle

Certains participants au récent colloque La Nouvelle Vague française et le Cinéma direct québécois¹ regrettaient la frilosité relative des expériences récentes de cinéma direct chez nous ; à l'évidence, ils n'avaient pas vu le très beau film d'Isabelle Lavigne et Stéphane Thibault, présenté cette année à Cannes, à la Quinzaine des réalisateurs. Incursion dans l'intimité d'une famille plus que modeste du Caire, **La nuit, elles dansent** est un film d'émotions qui tient le spectateur en émoi, le soumettant au poids et aux exigences d'un quotidien aussi lourd qu'intransigeant.

Auteurs d'un remarquable film sur le hockey (**Junior**, 2008) qui déjà témoignait de leur attachement au cinéma direct et à ses acquis, Lavigne et Thibault ont ici fait face à un projet exigeant servi au mieux par leurs outils – l'une au micro, l'autre à la caméra. En authentiques documentaristes ils ont mis le temps de leur côté : la complicité tangible entre la famille cairote et les cinéastes ne peut être que le résultat d'une longue fréquentation.

Reda, 42 ans, récemment abandonnée par son mari, a déjà sept enfants et est enceinte d'un huitième. Trois de ses filles sont danseuses du ventre professionnelles et une quatrième, quinze ans bien sonnés, est prête à débiter dans la carrière. Sollicitées notamment pour les mariages, ces jeunes danseuses travaillent de minuit à quatre heures du matin, rentrant chez leur mère dans la nuit noire du Caire, au risque d'être agressées par des badauds, voire arrêtées par la redoutable police du régime Moubarak. Et cette nuit profonde, contraste violent avec

les noces suréclairées où souvent elles travaillent, donne au film sa texture : une opacité qui étouffe, dès la séquence d'ouverture, une fois entendue la voix (le cri) de Reda dans la nuit, quand le taxi emportant la danseuse se fond dans le noir. La nuit du Caire est assurément l'un des personnages du film : mystérieuse, envoûtante, inquiétante aussi comme un gouffre auquel il est impossible d'échapper, cette nuit qui baigne le film devient son rythme même.

Et si cette nuit noire est trouée par les chants et les musiques, elle est d'abord traversée par les mots, notamment ceux de Reda, crachés la plupart du temps. Ces femmes (grand-mère, mère, filles) qui s'insultent avec impudeur, crient leur douleur et leur mal de vivre qui déjà s'incarnent dans le quotidien de celles qui grandissent. Et les cinéastes de recueillir cette parole avec respect, attentifs à ne rien perdre – la réalisatrice parlant arabe relance au besoin la conversation. Ainsi en est-il de cette scène de la jeune voisine qui souhaite divorcer au vu de la passion folle de son époux pour l'une des jeunes femmes de la famille. Ainsi en est-il encore davantage de cette scène de rupture entre Amira et Mahmoud où le malaise s'installe (nous sommes gênés d'être là), la tension monte – comme dans un film de fiction! – pour finalement retomber quand Amira décide qu'elle peut tout aussi bien épouser Abou Leila...

La force du film doit évidemment beaucoup au filmage, notamment dans l'exiguïté du domicile familial où la caméra a vite fait de devenir un des protagonistes. Le dénuement même des lieux qui ne sont que pauvreté

atteint à une réelle beauté : le plan de Reda, aux yeux verts enflammés, qui gueule comme une lionne, assise à même le sol devant la tache rouge qui agresse l'ocre du mur nu, ce plan est beau et troublant comme un tableau de maître – inoubliable! L'épaisseur de la nuit, déjà évoquée, est aussi magnifiquement traduite par le travail de la caméra qui se plie à la lumière disponible sans jamais forcer les choses.

Film essentiellement musical dans son mouvement (tensions, alternances, souffles), **La nuit, elles dansent** doit également beaucoup au montage, d'une fluidité magique, de René Roberge – ce qui n'interdit pas les coupes audacieuses, d'une conversation enflammée à un plan presque abstrait – magnifiquement soutenu par les ambiances sonores de Claude Beaugrand. Toutes ces composantes fonctionnent en harmonie, au service d'un sujet qui aurait pu devenir un piège.

Dans ce film sans commentaire, tout est dit : du machisme des hommes égyptiens au mal de vivre d'un *lumpenproletariat* qui a pourtant une culture propre. Et jamais la force du cinéma direct, dans les mains de cinéastes inspirés, ne nous aura été aussi évidente : la visite de Reda chez le gynéco, la leçon de danse de la petite Abir, les perruques et les costumes que revêtent les trois sœurs, aussi bien que « la drogue qui épuise le corps » d'Amira sont des images avec lesquelles nous devons désormais vivre. **241**

1. Organisé par l'Université de Montréal, en collaboration avec la Cinémathèque québécoise, 10 - 13 mars 2011.

Québec, 2011. Ré. et scé. : Isabelle Lavigne et Stéphane Thibault. Ph. : Thibault. Son : Lavigne. Mont. : René Roberge. Conception sonore : Claude Beaugrand. 88 minutes. Prod. : Lucie Lambert pour Les films du tricycle. Dist. : Les Films du 3 mars.